On pourrait présenter une biographie de **Leïla Sebbar** en utilisant le titre d'un article qu'elle a donné à la revue *Intersignes* (printemps 1991) : "Le corps de mon père dans la langue de ma mère". Elle y explique qu'elle est "la fille d'un Arabe et d'une Française, ce qui, soit pendant la colonisation, c'est-à-dire pour l'Algérie jusqu'en 1962, soit après l'indépendance de ce pays devenu un Etat nationaliste et musulman, représente une situation complexe, sinon conflictuelle". Leïla Sebbar, née à Aflou, vit à Paris, mariée avec un Français, écrit dans nombre de revues et journaux, et publie des livres qui entrent pour la plupart dans la rubrique "roman". Elle est à la fois enseignante, journaliste, écrivain, le tout en tant que Française plutôt que francophone dans la perception qu'on a d'elle généralement, car le français est sa langue maternelle. Au cours de ses études supérieures de lettres à Paris, elle a mené des recherches sur la littérature coloniale au dix-huitième siècle et sur l'éducation des filles au dix-neuvième.

On peut reconnaître dans le travail de Leïla Sebbar deux préoccupations principales, qui souvent s'entrecroisent dans un même livre. Il s'agit d'une part de la condition de la femme, vue dans son mode de vie très concret, à l'âge des mères comme à celui des petites ou jeunes filles, et d'autre part du sort de ceux qu'en France on appelle les travailleurs immigrés, alors que, du point de vue de leur pays d'origine, ils constituent l'émigration.

C'est en croisant le thème de la femme ou celui de l'exil et de l'immigration qu'elle a donné ses créations littéraires les plus personnelles et les plus fortes.

in : *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française*
Karthala, 1996

Leïla Sebbar est née en Algérie pendant la colonisation, de père algérien et de mère française, tous deux instituteurs. Adolescente, et citoyenne française par sa mère, elle quitte l'Algérie indépendante pour la France. Aujourd'hui, quand on lui demande comment elle se situe en tant qu'écrivain, Leïla Sebbar a bien du mal à répondre. Elle n'est ni écrivain algérienne, ni écrivain maghrébine de langue française, puisque le français est sa langue maternelle, ni écrivain "beur", puisqu'elle n'a pas vécu l'immigration. Alors elle répond écrivain français. Mais la réalité est plus complexe. Et ses textes ne cessent d'ausculter les liens entre Algérie et France, les relations passionnantes et difficiles entre ces deux cultures, entre ces deux langues, entre les enfants d'immigrés et les autres. Et puis il y a la guerre, celle d'avant la Libération qu'elle a connue et celle de maintenant qu'elle veut comprendre. Et puis il y a l'exil, tous les exils... Que Leïla Sebbar interroge l'Histoire ou son histoire, elle revient toujours à cette rencontre, celle de son père et de sa mère, celle de l'Algérie et de la France.

La lecture de ses récits, romans et nouvelles, peut trouver des résonances dans un large public. Car à travers ce travail de mémoire et de réflexion, elle parle souvent de l'enfance, de ce moment fondateur qui construit ou détruit l'adulte à venir. Son écriture s'adresse ainsi à tout lecteur, dès l'adolescence, qui saura être sensible à ces histoires à la fois singulières et universelles.

***La jeune fille au balcon*, *La Seine était rouge*, *Je ne parle pas la langue de mon père* : trois récits où l'on perçoit une autre voix sous la narration, derrière les dialogues, trois récits que lie la parole - ou le manque de parole...**

Dans mes textes plus anciens, et dès le titre, il est question de la parole - souvent de manière négative. *Si je ne parle pas la langue de mon père*, dans un recueil collectif qui avait pour titre *Voix de filles, voix de pères*... Et puis *Si je parle la langue de ma mère* publié dix ans avant. Et un roman, *Parle, mon fils, parle à ta mère*... Jusqu'à ce livre, *Je ne parle pas la langue de mon père*. En réalité, le sujet de chacun de ces textes, c'est le silence. Le silence de la langue du père, l'arabe, le silence du fils qui ne parle pas à sa mère...

Un silence lié à l'exil, à une amnésie, à la fois historique, politique et linguistique. Ce que vous entendez quand vous me lisez, cette parole qui m'échappe derrière la narration, je crois que ça tient à ça. Sans que je le veuille, et sans que je le sache, une autre parole est là, sans pour autant parasiter le récit. Mon écriture est un travail de mémoire à partir de ces silences et de ces amnésies. C'est l'histoire d'une vie...

Est-ce ce désir de travail de mémoire qui vous a conduite à écrire ?

Avant 1982, je publiais dans des revues. Mon premier texte, *Une enfance coloniale*, dans la revue *Sorcières*, revue de femmes des années 70, se situait entre fiction et autobiographie. C'est avec lui que je suis passée du commentaire et de l'analyse universitaires à l'écriture. C'est aussi avec lui que, d'une certaine manière, j'ai retrouvé la mémoire de l'Algérie. A partir de ce texte, l'Algérie et la fiction ne m'ont plus quittée.

La matière de votre travail d'écrivain interroge à la fois votre passé et l'Histoire.

Histoire individuelle, singulière et familiale et histoire collective étroitement mêlées, lien ou délien entre histoire minuscule et Histoire majuscule... Voilà effectivement ce qui m'intéresse dans les conflits... La fiction peut tenir compte de l'Histoire, sans qu'on ait affaire pour autant à un roman historique. Ce qui distingue le roman historique de l'Histoire dans la fiction, c'est cette dynamique mémorielle entre le temps du passé et le temps du présent. D'ailleurs, je n'aime pas les romans historiques. Le seul roman historique que je trouve intéressant est celui de Marguerite Yourcenar, *Les mémoires d'Hadrien* - là, c'est magnifique.

Vos sources d'écriture puisent dans la complémentarité et la dualité de votre histoire et de l'Histoire, de l'Algérie et de la France, de ces cultures, ces deux langues...

J'ai besoin de cette dualité. C'est une dualité croisée, ce n'est pas une dualité parallèle. C'est le croisement qui fait qu'il y a du conflit ou qu'il y a de l'amour. Et moi je suis née d'un croisement, je suis née de l'amour entre deux personnes qui n'auraient jamais dû se rencontrer finalement. Au-delà du croisement France-Algérie, ma réflexion et mon écriture sont liées à l'histoire politique de la France impériale et colonisatrice, aux rapports dominants-dominés qu'elle a engendrés. Mais dans mes nouvelles, celles de *Soldats* ou de *Le baiser*, par exemple, je parle aussi d'autres guerres, d'autres exils. Tibet, Chine, Israël, Palestine, Cambodge, Somalie, Tchétchénie... Je suis toujours à cet endroit qui va croiser les individus dans un rapport de domination ou de libération, un endroit où va se poser la problématique de la préservation de l'intégrité, de soi, de la chair, de l'âme, de la mémoire et de la

parole - ça fait beaucoup ! Et j'en reviens toujours au problème de la langue : qu'est-ce qui fait que l'une domine l'autre et dans ce cas qu'est-ce qui est oublié de l'autre, puisqu'on sait qu'une langue transmet tout, l'Histoire millénaire, la mythologie, l'histoire familiale ?

A la lecture de *Je ne parle pas la langue de mon père*, on se demande si la langue française vous avait préservée d'une partie de l'Histoire algérienne, comme si le silence et le fait de ne parler que le français vous avaient protégée de certains dangers...

Quand j'étais enfant, en Algérie, les instituteurs - dont mes parents - enseignaient la langue française à des enfants dont ce n'était pas la langue maternelle. Cela signifie que les autres langues étaient interdites dans l'école. Le berbère, le kabyle, l'arabe étaient exclus. Dans ma famille aussi, c'était le français qui permettait la communication et l'accès au savoir. Il n'y avait pas de nécessité vitale à apprendre l'arabe, et mon père qui aurait pu nous l'apprendre ne l'a pas fait. C'est une situation que l'on retrouve en France, chez ces couples qu'on dit mixtes. Beaucoup d'enfants de l'immigration maghrébine ne parlent ni le berbère, ni le kabyle, ni l'arabe. Ils font semblant, ils s'amusent à dire des mots, ils friment un peu, avec quelques mots, quelques phrases qu'ils maîtrisent à peine. Je crois que ça leur plaît de projeter comme ça dans la langue française des mots qu'ils ont retenus de la langue maternelle - plus par jeu que par revanche. Et puis certains jeunes en quête de leurs racines apprennent l'arabe.

in : *Citrouille* n° 34. Mars 2003

L'écriture est une activité solitaire mais vous avez toujours beaucoup travaillé en collaboration avec d'autres écrivains dans des situations d'échange et d'engagement.

Le fait que j'aie participé à Mai 68 et au mouvement des femmes a certainement joué un rôle. Dans le mouvement des femmes, je n'étais pas militante. Ce qui m'intéressait c'était de fonder avec d'autres femmes un journal, de constituer des groupes de réflexion et de discussion et de réaliser, en 1976, un essai ou plutôt un recueil dans *Les Temps modernes*, qui s'appelait *Petites filles en éducation*. C'était un travail commun, collectif, toujours avec des femmes, dans les années 70-80. J'avais besoin de ces relations pour sortir de ma solitude. Quand j'ai publié dans *Les Temps modernes* un travail sur la littérature coloniale au XVIIIe siècle en France, *Le mythe du bon nègre*, c'était la solitude totale. J'étais enfermée dans la Bibliothèque Nationale, je faisais cette recherche sans savoir ce que je cherchais vraiment.

L'écriture a-t-elle été un moyen de sortir de cette solitude ou du rejet que vous aviez ressenti puisque votre père est algérien et votre mère française ? Cette solitude était-elle liée au métissage que vous avez mal vécu très tôt ?

Je crois que c'est aussi lié à la situation coloniale. L'Algérie française était l'Algérie coloniale, j'étais la seule avec mes soeurs, à l'école, au collège, au lycée, à être fille d'un Algérien et d'une Française, pendant la guerre d'Algérie. Je ne parlerai pas d'exclusion mais plutôt de séparation. Séparation de la communauté de mon père et séparation de la communauté de l'Algérie française. Je ne me sentais pas d'affinités avec ceux qu'on a appelés les Pieds Noirs à ce moment-là. Il y avait le camp de l'Algérie française et je comprenais bien que c'était un

camp pour lequel j'étais une ennemie. Et de l'autre côté, il y avait le camp des Algériens pour qui les enfants de couples mixtes n'avaient pas leur place. Il y avait des enseignants français et des enseignants qu'on appelait "indigènes", comme mon père, des enseignants qui étaient passés par l'école normale d'instituteurs d'Alger, qui étaient Kabyles, Berbères, Arabes, mais qui n'étaient pas d'abord français.

Dans *Lettres parisiennes*, vous indiquez que vous n'auriez peut-être jamais écrit si vous n'aviez pas vécu la situation d'exil.

Si je n'avais pas à un moment donné été consciente d'un exil particulier, je n'aurais pas écrit. Si j'étais restée en Algérie, si j'avais parlé l'arabe, si j'avais eu le sentiment d'être Algérienne, de construire l'Algérie nouvelle de l'indépendance, je pense que je n'aurais pas écrit, je n'aurais pas été forcément écrivain. Dans la mesure où l'Algérie indépendante a été très vite une Algérie de la langue unique, du parti unique, de l'exclusion de l'étranger, je n'ai pas trouvé ma place. Or, moi j'ai besoin d'altérité pour écrire. En France, si je n'avais pas été en exil d'une certaine manière - même si je suis une citoyenne française, je suis établie dans la société française, dans l'institution de l'Education Nationale, l'exil est là. C'est parce que l'exil est là que j'écris. Si j'avais été française sans cette part algérienne, ç'aurait été une autre histoire, ça n'aurait pas été moi.

in : *Encres vagabondes* n° 24. 2001/2002

Leïla Sebbar, *critiques et extraits*

Isabelle l'Algérien
(Nouvelles et récits du Maghreb), Al Manar, 2005

Dix nouvelles de Leïla Sebbar. Un portrait d'Isabelle Eberhardt en Algérie, le pays de l'exil heureux. On entend la voix et les mots des humbles (soldats indigènes, paysans, bagnards, nomades, prostituées, légionnaires) et des dignitaires qu'elle a croisés. Apparaît Isabelle l'Algérien. Musulmane, fumeur de kif, espionne, jeune lettrée, débauchée... Insaisissable. Cavalier arabe, elle nomadise entre exaltation et mélancolie. Elle écrit. Elle a aimé le désert et l'Islam au désert.

Journal de mes Algéries en France, Bleu autour, 2005

Après son *Carnet de voyages*, voici ce *Journal*, une autobiographie collective de la romancière Leïla Sebbar. Le même désir de mêler l'Algérie à la France. La même tentative obstinée, par les mots, la voix, l'image, d'abolir ce qui sépare. Mais autrement. Au fil des jours, au hasard des rencontres. En liberté et en écho à son *Carnet de voyages en France*, avant, peut-être, de retourner dans l'Algérie d'enfance. Donc un journal intime, plus intime. Une exploration subjective de la diaspora algérienne de cultures musulmane, juive, chrétienne, laïque.

Visages, paysages, objets fétiches, archives historiques, dessins, photos, affiches mais aussi romans familiaux et portraits : des fragments qui se répondent dans le désordre de l'espace et du temps, une profusion de signes et de traces sous le regard oblique de Leïla Sebbar. Elle tisse une géographie croisée et insolite autour des lieux de l'enfance connus, inconnus, parfois imaginaires, que l'exil a déplacés.

Ce travail en forme de passion lui permet d'approcher la réalité de ses fictions. Il permet aussi aux nouvelles générations de tenir l'équilibre.

Mes Algéries en France,
Carnet de voyages,
Bleu autour, 2004

Un carnet de voyages autobiographique de Leïla Sebbar, l'inscription de ses Algéries en France. Récits, fictions, entretiens, portraits et reportages, photos, dessins, papiers froissés d'oranges, aquarelles, BD et cartes postales tissent une mythologie affective, une géographie intime et politique de ses lieux de mémoire et de rencontres. Elle croise ses "soeurs étrangères", Nora la conteuse, Fatima et sa Singer, Djamila la maquisarde... Les filles des cités et Shérazade. Les femmes de la Goutte d'Or. Les "fous" d'Algérie, Germaine Tillion, Marthe Stora, Aimée Chouraqui, Pierre Vidal-Naquet... Et Zidane.

C'est gai, c'est grave. Maurice Audin, assassiné. Harkis, abandonnés. Zouaves, spahis et tirailleurs d'Afrique, morts pour la France. Chibanis, dans les cafés, tranquilles. Les figures tutélaires d'Abd el-Kader, Isabelle Eberhardt, Pierre Loti... Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, Jean Pélégri, Kateb Yacine et leurs livres. Ses amis artistes et écrivains contemporains. Le jardin de sa mère, la Française, les ruches de son père, l'Algérien.

extrait

"A Bouzaréa, nous faisons la France"

"Il avait le numéro 518. Ses soeurs, les meilleures brodeuses de l'ouvroir, n'auraient pas à marquer le trousseau comme elles l'avaient fait pour le tout jeune pensionnaire de Boufarik qui arrivait en train depuis Ténès (y avait-il un train direct de Ténès à Boufarik ?), habillé en "petit arabe", disait-il. Saroual et chéchia et le trousseau complet, elles se rappellent, numéro 89 sur chacune des pièces, elles n'avaient jamais vu autant de linge à la fois pour une seule personne, le frère préféré, celui qui les quittait trop tôt. Il avait dû travailler pour acheter le nécessaire, elles aussi, brodant les belles robes de mariage, les jeunes filles se mariaient en cette saison, jour et nuit elles avaient brodé pour que le frère, toujours le premier à l'école - il ne s'en vantait pas mais elles le savaient -, devienne un taleb, un lettré. Le Prophète n'a-t-il pas dit qu'il fallait aller chercher le savoir jusqu'en Chine ? Boufarik c'était encore le pays, l'Algérie. Et elles ? Le Prophète n'avait pas parlé pour les femmes ? Elles n'y pensaient pas. Dieu avait choisi le frère aux yeux bleus, l'école l'avait choisi, il irait à Bouzaréa, elles entendaient ce nom-là, Bouzaréa, "Père des semences", on disait que c'était une école fameuse, à Alger, la plus belle, la plus moderne, des savants en français et en arabe iraient partout jusqu'au désert semer la bonne parole. Peut-être le frère reviendrait-il dans la petite ville natale en maître d'école ?

Il est revenu, c'était les vacances. Il travaillait, garçon de café, pour sa mère et ses soeurs. Et il racontait les Ecoles normales d'instituteurs d'Alger-Bouzaréa. Il avait été ébloui. Il n'avait pas dû subir les premières discriminations des élèves indigènes de la Section indigène. Jusqu'en 1929, à partir de 1883, les dortoirs, réfectoires, salles d'études, les cours eux-mêmes étaient séparés. De 1932 à 1935 et les années suivantes, Européens et indigènes reçoivent le même enseignement. La

Section indigène, on l'appelle Section normale. Les élèves portent tous la blouse noire, les indigènes ont une chéchia qu'ils ne mettent jamais, ni lui, ni son ami kabyle Mouloud Feraoun, ni Nouar, l'ami d'Alger. C'est le temps heureux du frère qui aime l'étude." (in : *Mes Algéries en France*, p.30)

Je ne parle pas la langue de mon père, Julliard, 2003

Le père de la romancière ne lui a pas appris l'arabe, la langue de sa mère, de ses soeurs, la langue de son peuple. C'est derrière le silence laissé par cette absence de la langue qu'elle cherche ce qui l'a construite... C'est lui qu'elle interroge, remontant les fils de son histoire et de celle de l'Algérie. Ce sont les femmes et les hommes qui ont croisé la vie de son père, qui parlent sa langue, qu'elle questionne. Un travail de mémoire essentiel pour l'auteur qui écrit pour découvrir et comprendre ce qui ne lui a pas été dit, et pour tenter d'approcher son père, "l'étranger bien-aimé".

"Mon père, l'Algérien, le maître d'école ne m'a pas appris la langue de son peuple. Il ne m'a pas parlé la langue de sa terre, de sa mère. Il s'est tenu loin dans le silence. De son roman familial algérien, je n'ai rien su. Mon père est mort. Après toutes ces années d'exil, d'histoires racontées, écrites pour découvrir, comprendre ce qui n'a pas été dit, c'est par les femmes et les hommes de son peuple, qui parlaient sa langue, que je tente d'approcher mon père, l'étranger bien-aimé. Un travail de mémoire qui s'est imposé à moi, vital."

extrait

"Mon père ne savait pas ce que j'apprends aujourd'hui, longtemps après, ou le savait-il et il n'en disait rien, il parlait peu. Peut-être la langue étrangère l'a-t-elle séparé des mots

qu'il aurait choisis pour nous, ses enfants. A sa femme, il parle, dans la langue de la France, sa langue à elle, je les entends depuis la véranda, derrière la fenêtre au verre granuleux, opaque, de la salle d'eau. Ils peuvent tout se dire, ils se disent tout, c'est ce que je pense alors. Elle a quitté pour lui les rivières et les collines douces, la terre qui donne le blé, la vigne, le tabac et les noix, les chênes centenaires, des bois et des bois de châtaigniers, elle est sa femme et sa langue est sa langue, lorsqu'il parle avec elle. Mais les enfants, ses enfants, nés sur sa terre à lui, de son corps infidèle, il a rompu la lignée, ses enfants nés dans la langue de leur mère, il les aime, la mère de ses enfants et sa langue, il a lu des livres à la bougie après le travail pour la maison de sa jeune mère, veuve, il récite des vers, appris par coeur, mieux que les Français de son pays qui n'aiment pas l'étude. Dans sa langue, il aurait dit ce qu'il ne dit pas dans la langue étrangère, il aurait parlé à ses enfants de ce qu'il tait, il aurait raconté ce qu'il n'a pas raconté, non pas de sa vie à lui, un père ne parle pas de sa propre vie à ses enfants, il respecte la pudeur, l'honneur, la dignité, et eux aussi, il le sait, ils le savent, non, de sa vie il n'aurait pas parlé, mais les histoires de la vieille ville marine, les légendes, les anecdotes du petit homme rusé qui se moque des puissants et ça fait rire les faibles, les pauvres, il aurait raconté les ancêtres, le quartier, vérité et mensonge, il aurait ri avec ses enfants dans sa langue et ils auraient appris les mots de gorge, les sons roulés, répétés, articulés encore et encore, maître d'école dans sa maison, ensemble ils auraient déchiffré, récité, inscrit sur l'ardoise noire les lettres qu'ils ne savent pas tracer. Ses enfants auraient ri comme les enfants de sa rue, comme eux ils auraient parlé et crié. Mais il n'a pas parlé la langue de sa mère avec son fils, ses filles, et il ne sait pas comment faire. Maintenant. Il se tait." (in : *Je ne parle pas la langue de mon père*, pp. 20-21).

***Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*.**
(Ecrit en collaboration avec Nancy Huston), J'ai lu, 1999

"Je prends conscience aujourd'hui du vide auquel je me suis confrontée, je ne me sens plus de communauté de famille d'esprit. Que me reste-t-il ? Aussi, comment, où me situer ? Et toi ? Il me semble que parfois ma seule terre, c'est l'écriture, l'école, le livre..."

Pendant plus d'un an, deux femmes se sont écrit en français, de Paris à Paris. La première vient du Canada, la seconde, d'Algérie. Dans cette ville, étrangères en exil, elles ont choisi de travailler, d'aimer et d'avoir des enfants. Elles ne sont ni d'ici, ni de là-bas. Leur pays est celui du verbe. Elles cherchent en tâtonnant ce sentiment d'appartenance qui, seul, leur permettrait de réaliser pleinement leur destin : celui d'écrivain.

extrait

"Isabelle Eberhardt est une femme singulière, à la fois aventurière et mystique, depuis l'enfance dans l'exil, puisque son père anarchiste russe et sa mère juive russe vivent à Genève à sa naissance. C'est son père qui l'élève et lui apprend à lire et à écrire le russe, le français, l'allemand, l'arabe ; à couper du bois habillée en garçon ; à jurer comme un cosaque... Ce père passe son temps à lire, à boire et à blasphémer. C'est un émigré marginal et extravagant qui fait pousser des plantes exotiques dans le jardin de sa villa suisse à Genève. Isabelle a un demi-frère qu'elle aime avec passion et qui la trahira avec une petite ouvrière qu'elle hait... Elle veut le rejoindre en Algérie où il s'est engagé dans la Légion - on est à la charnière du XIXe et du XXe siècle (Isabelle est née en 1877, elle meurt en 1904). Avec sa mère, elle s'installe en Algérie en 1897. Sa mère est enterrée dans le cimetière de Bône. Isabelle vit seule avec des Arabes de rencontre et se convertit à l'islam.

Elle traverse l'Algérie à cheval, habillée en cavalier maure avec pantalons bouffants, bottes et burnous. Comment cache-t-elle ses cheveux de femme ? Peut-être a-t-elle le crâne rasé sous sa coiffure d'homme du Sud. Isabelle est russe, elle a un nom allemand, elle vit comme un homme dans un pays où les femmes sont enfermées. Elle nomadise longtemps avant de se fixer quelque temps dans le Sud, le désert algérien, pour se familiariser avec le soufisme, un courant mystique musulman. Elle fera partie d'une confrérie. Avant de mourir emportée dans la crue d'un oued, Isabelle a le temps d'écrire des nouvelles, un journal et quelques articles dont elle vit très mal ; elle prend aussi le temps d'épouser un Arabe, un spahi grâce à qui elle obtient la nationalité française. Elle signe ses livres d'un pseudonyme : Si Mahmoud, et parle d'elle au masculin. Des rues portent son nom en Algérie. Elle se sera déguisée jusqu'au bout. On raconte qu'elle est retournée dans sa maison d'Aïn-Séfra pour y prendre un manuscrit pendant l'orage et que sa maison de village s'est effondrée, submergée par un torrent de boue. Ses livres se trouvent à la bibliothèque Marguerite-Durand et à la Bibliothèque Nationale, si un jour Isabelle t'intéresse... Françoise d'Eaubonne, tu t'en doutes, a suivi sa trace de Suisse en Algérie, à Paris, dans le Sahara... D'autres femmes, des universitaires françaises comme Denise Brahimi, ont écrit sur Isabelle, et aussi Michel Tournier... Je ne les connais pas mais les mystiques et les saintes m'attirent comme les guerrières." (in : *Lettres parisiennes : autopsie d'un exil*, pp. 68-69).

Livres de Leïla Sebbar
...disponibles à la médiathèque...

Shérazade : 17 ans, brune, frisée, les yeux verts / Paris : Stock, 1982.

Mémoire de Kabylie : scènes de la vie traditionnelle, 1937-1939 / ill. par Germaine Laoust-Chantréaux ; préf. Camille Lacoste-Dujardin. - Edisud, 1994. - *Les photographies livrées dans cet album ont été prises entre 1937 et 1939 par G. Laoust-Chantréaux, alors qu'elle dirigeait une école de jeunes filles d'Aït Hichem (Kabylie). Ces images composent un témoignage pour l'Algérie, pour l'histoire, pour l'ethnologie.*

La jeune fille au balcon. - Le Seuil, 1996. - *Alger, aujourd'hui. Que sait la jeune fille au balcon ? Que tout est interdit, que tout est dangereux, que tout est suspect... Elle rêve pourtant d'amour comme toutes les jeunes filles de son âge. Mais elle ne quittera pas son balcon. Dehors, c'est l'heure de tous les dangers.*

Une enfance algérienne : textes inédits recueillis par Leïla Sebbar. Gallimard, 1997 - (Haute enfance)

Le baiser / Hachette, 1997. (Courts toujours !)

La Seine était rouge / Thierry Magnier, 1999. - 143 p. - *Octobre 1961 à Paris. Une manifestation tourne mal et des dizaines d'Algériens sont tués. La mère et la grand-mère de Amel, adolescente de 16 ans, y étaient. Mais elles refusent d'en parler. Amel en saura plus grâce au film de Louis, le fils d'une Française qui avait adopté la cause algérienne. L'adolescente sera douloureusement confrontée à la réalité de ces témoignages.*

Soldats / Le Seuil, 1999. - *Un lien invisible relie l'Algérie, la Bosnie, la Somalie, le Cambodge, l'Afghanistan, la Tchétchénie, Israël, la Palestine. Des femmes y pleurent leurs enfants perdus, des hommes y laissent les ruines de leurs maisons... Sept nouvelles, sept petits textes en demi-teinte pour hurler que la guerre n'est pas jolie.*

Lettres parisiennes : autopsie de l'exil / Nancy Huston et Leïla Sebbar. - J'ai lu, 2000.

J'étais enfant en Algérie, juin 1962 / ill. Catherine Belkadi. - Le Sorbier, 2001. - *Les derniers moments à Alger d'une petite fille qui embarque avec sa famille pour la France. Que deviendront Aïcha et Fatima, si proches de maman, et Sélim, le compagnon de jeux ? Une leçon d'histoire délivrée avec délicatesse.*

Le Chinois vert d'Afrique. - Eden, 2002. - (Folies d'encre, 1625-3426). *La vie de Momo, 12 ans, dit le Chinois vert d'Afrique, qui n'a jamais vu la mer mais connaît bien la banlieue : un enfant sauvage des métropoles modernes, témoins des chocs des civilisations...*

Je ne parle pas la langue de mon père. - Julliard, 2003. - *L. Sebbar, née d'un père algérien et d'une mère française, a passé son enfance dans l'ancienne colonie avant d'arriver en France. Elle cherche à redonner vie au passé et rendre hommage à son père, en mêlant mémoire et imaginaire, ce qui donne à son récit les couleurs d'une rêverie pleine de sensibilité.*

Sept filles / Thierry Magnier, 2003. - *Sept nouvelles faisant chacune le portrait de femmes algériennes du début du XXe siècle à aujourd'hui.*

Leïla Sebbar / dir. Michel Laronde. - L'Harmattan, 2003. - (Autour des écrivains maghrébins) / *Présente une synthèse de l'oeuvre de Leïla Sebbar. Les deux premières parties examinent la dialectique du "croisement" et la dialectique de l'exil dans ses oeuvres. Le thème de l'histoire donne à l'auteur un positionnement plus politique qui influence le contenu des textes publiés et les choix éditoriaux. Une dernière partie est consacrée à l'intertextualité des textes et des thèmes de son oeuvre.*

Mes Algéries en France : carnet de voyages / préf. Michelle Perrot. - Bleu autour, 2004. - 238 p. - (D'un regard l'autre) *L. Sebbar, journaliste et romancière française d'origine algérienne, livre ici ses souvenirs d'enfance et ses carnets de voyage dans son pays natal. On y trouve des portraits de femmes algériennes, des photographies et des dessins de paysages, des informations sur quelques artistes (Jean Pélégri, Kateb Yacine, Agnès Varda, etc.) qui rendent compte de la diversité culturelle du pays.*

Journal de mes Algéries en France. - Bleu autour, 2005. (D'un regard l'autre). *Retranscription du journal de l'écrivain L. Sebbar écrit en 2004, dans la continuité de "Mes Algéries en France : carnet de voyages". Explore de façon subjective la diaspora algérienne en France et fait un rapprochement des souvenirs de la mère de l'auteure en France et des siens en Algérie. Avec des archives historiques, dessins, photos, affiches, souvenirs familiaux, portraits, etc.*

Isabelle l'Algérien : Un portrait d'Isabelle Eberhardt / ill. de Sébastien Pignon. Al Manar, 2005. - (Nouvelles et Récits du Maghreb). *Recueil de dix nouvelles qui constituent le portrait éclaté d'Isabelle Eberhardt, aventurière, fumeuse de kif, espionne, jeune lettrée, débauchée, etc.*